

rables, soit pour les instruments de culture, soit pour les armes. Or ces métaux, peu de pays les produisaient : le cuivre ou l'airain (*æs*) devint bientôt un deuxième article d'importation et d'échange : les Latins, qui ne l'avaient pas chez eux, l'adoptèrent comme type, et son nom même passa dans la langue commerciale à titre estimatif de la valeur (*æstimatio* ; *æs-tumo*). A un autre point de vue, cet usage partout accepté d'un équivalent commun des échanges ; les signes de la numération, de pure invention italienne, et dont nous aurons plus loin à décrire les combinaisons si simples (ch. XIV) ; enfin le système duodécimal, tel que nous le verrons en vigueur ; tous ces faits remarquables attestent, sans qu'on s'y puisse méprendre, l'existence et l'activité d'un marché intérieur qui mettait exclusivement en contact tous les peuples de la Péninsule.

Mais vint le jour des transactions commerciales avec l'étranger d'au delà des mers. Nous en avons fait connaître ailleurs les principaux résultats en ce qui touche les Italiens demeurés indépendants (ch. X). Les races sabelliques échappèrent à peu près complètement à leur influence, cachées qu'elles étaient derrière la bande étroite et inhospitalière de leurs côtes. Ce qu'elles reçurent du dehors, leur alphabet, par exemple, leur fut transmis par les Latins ou les Étrusques : de là, chez elles, l'absence de grands centres urbains ; A la même époque, les relations de Tarente avec l'Apulie et la Messapie semblent sans importance encore. Mais il en est tout autrement à l'ouest. Grecs et Italiens vivent paisiblement ensemble dans la Campanie : et il se fait en Étrurie et dans le Latium un mouvement régulier et étendu d'échanges. Nous savons quels étaient les articles d'importation, en nous aidant des trouvailles faites dans les fouilles et dans les anciens tombeaux, ceux de Cœré, notamment ; en constatant les traces nombreuses laissées

par l'étranger dans la langue et les institutions de Rome, et surtout en assistant à l'impulsion qu'il communique à l'industrie indigène. Du reste, les produits manufacturés au dehors se vendirent longtemps avant d'être imités. Nous ne saurions déterminer à quel point en étaient arrivés les arts manuels, soit avant la séparation des races, soit même à l'époque où l'Italie vivait encore de sa vie propre et exclusive. Les foulons, les teinturiers, les tanneurs, les potiers de la Grèce ou de la Phénicie ont-ils contribué à l'éducation de ceux de la Péninsule ? ou ceux-ci avaient-ils déjà poussé loin les perfectionnements de leur industrie ? C'est ce qui demeurera toujours incertain. Pour ce qui est de l'orfèvrerie, pratiquée à Rome de temps immémorial, elle n'est devenue assurément prospère qu'après l'établissement du commerce transmaritime ; c'est alors que les habitants de l'Italie contractent le goût des bijoux d'or et de la parure. Ainsi, l'on a trouvé dans les plus anciennes chambres sépulcrales de *Cœré* et de *Vulci*, en Étrurie ; de *Præneste* ; dans le Latium, des plaques d'or portant en creux des lions ou d'autres ornements de fabrique babylonienne. On pourra, tant qu'on le voudra, discuter sur leur provenance, soutenir que ces ornements viennent du dehors, ou qu'ils sont une imitation indigène : encore faudra-t-il reconnaître que les métaux travaillés dans l'Orient ont été, dans ces temps, apportés en grand nombre sur les côtes occidentales de l'Italie. Quand le moment viendra pour nous de parler des arts plus en détail, nous ferons voir clairement quelle influence la Grèce a exercée tout d'abord, et sur l'architecture et sur la plastique de l'argile ou du métal : les premiers modèles et les premiers instruments sont certainement venus d'elle. Outre les bijoux, on a trouvé, dans les tombeaux, certains vases de verre fondu à teintes bleuâtres, ou d'argile verte, qui seraient de

provenance égyptienne, à en juger par la matière, le style et les hiéroglyphes gravés sur leurs parois; des vases à parfums en albâtre oriental, dont plusieurs reproduisent la figure de la déesse *Isis*; des œufs d'autruche peints ou sculptés, portant des sphinx, ou des griffons; et enfin des perles de verroteries ou d'ambre jaune. Ces dernières peuvent être venues du Nord au travers du continent; mais, par tous les autres objets que nous venons d'énumérer, l'on voit que l'Orient fournissait à l'Italie des parfums et des ornements divers, comme c'est l'Orient aussi qui envoyait la toile et la pourpre, l'ivoire et l'encens, qui servirent de bonne heure pour les bandelettes, les habits royaux écarlates, les sceptres et les feux des sacrifices. Leur nom même atteste l'emprunt (λίνον, *linum*; πορφύρα, *purpura*; σκήπτρον, σκίπων, *scipio*, et même ἐλέφας, *ebur*; θύος, *thus*). C'est aussi par des dénominations importées de Grèce que les Latins désignent les marchandises d'airain, les vases, boissons, etc. Citons l'*huile*, dont nous avons parlé plus haut (v. p. 254, à la note); l'amphore (ἀμφορεύς, *amp[h]ora*, *ampulla*); la coupe (κρατήρ, *cratera*); la débauche de table (κωμάζω, *commissari*); les mets (ὀψώνιον, *obsonium*); la pâte (μάζα, *massa*); et d'autres noms de comestibles encore (γλυκοῦς, *lucuns*; πλακοῦς, *placenta*; τυροῦς, *turunda*). Par contre, certains noms latins (*patina*, *πατάνη*, le *plat*; *arvina*, ἀρβίνη, la *graisse*) ont trouvé accès dans l'idiome grec de la Sicile. L'usage pratiqué plus tard de placer dans les caveaux mortuaires des vases splendides venus de l'Attique ou de Coreyre, témoignent, à côté des emprunts linguistiques, de l'importation fort ancienne des poteries grecques en Italie. Nous savons que les Latins employaient principalement le cuir dans leurs armures: le mot grec qui désigne ce produit industriel (σκάυτος) devient le *scutum* (*bouclier*) des Latins; comme *lorica* (*cuirasse*) provient de *lorum* (*lanière*).

Nous ferons enfin allusion aux nombreux emprunts relatifs à la navigation: (toutefois la *voile* (*velum*); le *mât* (*malus*), et la *vergue* (*antenna*), sont purement latins¹); aux dénominations non moins remarquables d'*epistula* (ἐπιστολή, *lettre*), de *tessera* (τέσσαρα, *marque*), de *statera* (στατήρ, *balance*), d'*arrabo* et d'*arra* (ἀρραβών, *arrhes*): et nous mentionnerons en sens inverse l'introduction de mots italiens de la langue du droit dans le grec siciliote (p. 214), et l'échange entre les deux idiomes des rapports et des noms en matière de monnaie, de poids et de mesures. Nous reviendrons plus tard sur ce dernier sujet. Tous ces emprunts ont un caractère semi-barbare, preuve décisive de leur haute antiquité. Le latin notamment fait son *nominatif* avec l'accusatif grec (*placenta* dérive de πλακοῦντα; *amphora* d'ἀμφορέα; *statera* de στατήρα). Dans l'ordre religieux, nous voyons le culte du dieu du commerce (*Mercurius*) se surcharger dès le début de mythes helléniques, et sa fête annuelle se placer aux ides de mai, parce que la poésie grecque célèbre en lui le fils de la belle *Maïa*. Il n'en faut donc pas douter: l'Italie ancienne aussi bien que la Rome impériale ont tiré de l'Orient tous les objets de luxe, avant de s'être mis à les fabriquer en copiant les modèles importés: et elles n'avaient rien à offrir en

¹ *Velum* est certainement d'origine latine; il en est de même de *malus*, qui ne signifie pas seulement l'arbre du *mât*, mais l'arbre en général: *antenna* semble formé de la préposition ἀνά (comme dans *anhelare*, *antestari*), et de *tendere*, et équivaut à *supertensa*. En revanche sont grecs, *gubernare* (κυβερνᾶν, gouverner), *ancora* (ἄγκυρα, ancre), *prora* (πρόρα, l'avant ou la proue), *aplustre* (ἄπλαστον, l'arrière), *anquina* (ἄκινα, le cordage de la vergue), *nausea* (ναυσία, le mal de mer). Des quatre vents principaux, l'*Aquilo*, le vent de l'Aigle, la *Tramontane* ou vent du nord; le *Voltumnus* (origine incertaine, le vent du Vautour, sans doute) ou vent du sud-est; l'*Auster*, le vent desséchant du sud-ouest, (le *scirocco*); le *Favonius*, le vent du nord-ouest, qui souffle de la mer Tyrrhénienne et favorise le marin, aucun n'a un nom indigène applicable à la navigation. Mais tous les autres vents latins s'appellent de noms grecs; comme l'*Eurus*, le *Notus*; ou de noms traduits du grec, comme le *Solanus* (ἀπὸλιώτης), l'*Africus* (ἀψ), etc.

contre-échange que des matières premières, du cuivre, de l'argent, du fer; puis aussi les esclaves, des bois de construction maritime, de l'ambre venu de la Baltique, et des céréales, quand les moissons avaient manqué à l'étranger.

Le commerce importateur dans le Latium, exportateur en Étrurie.

Les besoins et les denrées en échange étant différents, on a déjà pu constater pourquoi le commerce est tout différent dans le Latium et en Étrurie. Les Latins, à qui font défaut les articles d'exportation, n'ont qu'un commerce, à vrai dire, passif : à la place du cuivre que les Étrusques leur livrent, ils donnent des bestiaux ou des esclaves. (V. p. 141, comment la traite s'en faisait sur la rive droite du Tibre.) Aussi la balance commerciale se soldait elle avantageusement pour l'Étrurie, à Coéré aussi bien qu'à *Populonia*; à *Capoue* aussi bien qu'à *Spina*. Par suite, le bien-être progresse dans ces contrées; les relations grandissent et s'étendent. Pendant ce temps le Latium reste un pays purement agricole. Les mêmes résultats se constatent partout : on trouve à Coéré d'innombrables tombeaux, d'un style grec grossier, mais dont la construction et l'ameublement attestent une prodigalité qui n'a rien d'hellénique : chez les Latins, au contraire, à l'exception de *Præneste*, qui, placée dans une situation exceptionnelle, entretint avec *Falères* (*Falerii*) et l'Étrurie méridionale d'étroites et quotidiennes relations, nulle part on n'a rencontré un seul de ces caveaux fastueux des époques anciennes. Dans le Latium, comme dans la Sabine, il suffit d'un *tumulus* de gazon pour recouvrir les corps. Les plus vieilles monnaies, presque contemporaines de celles de la grande Grèce, appartiennent à l'Étrurie, à *Populonia*, surtout. Pendant l'époque entière des rois, le Latium paye avec du cuivre livré au poids; il ne reçoit même pas les monnaies étrangères; on n'y en a point trouvé dans les fouilles, sauf une ou deux, par-ci par-là; sauf, par exemple, une médaille

venue de *Populonia*. Les arts de l'architecture, de la plastique, de la *Toreutique* ou ciselure sont également en faveur dans les deux pays; mais ce n'est qu'en Étrurie qu'ils disposent de capitaux considérables; qu'ils voient se fonder de grands ateliers et se perfectionner les procédés. Ce sont, en un mot, les mêmes marchandises qui se vendent, s'achètent ou se fabriquent sur les deux rives du Tibre; mais le peuple latin reste loin derrière ses voisins du nord sous le rapport de l'activité industrielle et commerciale. A un jour donné, l'Étrurie se vit en possession d'approvisionner le Latium, et notamment *Præneste*, des objets de luxe qu'elle confectionnait à l'instar des Grecs; elle alla les vendre même jusque chez ceux-ci; jamais les Latins n'en ont fait autant.

Les routes suivies par le commerce des deux peuples diffèrent d'une façon non moins remarquable. Du plus ancien négoce des Étruriens dans la mer Adriatique, l'on ne sait guère qu'une chose; c'est que, suivant toutes les probabilités, il partait de *Spina* et *Hatria*, pour se diriger vers *Corcyre*: on a vu aussi que les Étruriens occidentaux s'étaient de bonne heure lancés dans les mers orientales, et commerçaient, non-seulement avec la Sicile, mais aussi avec la Grèce propre (p. 194). Leurs relations avec l'Attique sont attestées, et par les poteries athéniennes qui se trouvent en quantités innombrables dans les tombeaux de date plus récente, ou qui furent importées à la même époque pour de tout autres usages que les funéraires; et aussi par les lampes d'airain et les coupes d'or tyrrhéniennes très-recherchées à Athènes; enfin et surtout par les monnaies. Les monnaies d'argent de *Populonia* furent copiées d'après une antique pièce de pareil métal portant à l'endroit la tête de la Gorgone, au revers un carré frappé en creux, et que l'on a retrouvée à la fois dans Athènes et sur l'ancienne route de l'ambre, dans le pays de Posen : elle est probablement un exem-

Relations entre l'Étrurie, l'Attique, le Latium et la Sicile.

plaire de la monnaie de Solon. Nous avons vu qu'après l'alliance maritime établie entre les Étrusques et les Carthaginois, les relations commerciales entre les deux nations ont prédominé peut-être; et si dans les tombeaux les plus anciens de Cœré on a trouvé beaucoup d'objets de bronze ou d'argent de fabrique indigène, on y a recueilli en plus grande quantité encore des pièces d'art oriental, que les marchands grecs ont bien pu apporter eux-mêmes, mais que tout porte à croire plutôt de provenance phénicienne. Non qu'il faille donner à ce commerce avec les Phéniciens une importance trop grande : il y aurait méprise à oublier que l'honneur revient aux Grecs d'avoir, à l'aide de leur alphabet et de leurs autres importations, civilisé en réalité et fécondé l'Étrurie.

Le commerce du Latium suivit une tout autre voie. Si rares que soient les occasions de comparer l'usage que font les Étrusques et les Romains des données fournies par la Grèce, on voit les deux peuples travailler sur le même canevas d'une façon absolument indépendante; et l'on remarque de plus que deux races grecques différentes ont influé sur l'une et l'autre civilisation. Prenez les alphabets latins et étrusques; vous serez aussitôt frappé d'une divergence accusant celle des origines. L'alphabet étrusque est essentiellement primitif: il ne laisse même plus deviner la localité où il a pris naissance. Celui des Latins, au contraire, par les signes et les formes, rappelle l'alphabet usité dans les colonies chalcidiennes et doriennes de l'Italie et de la Sicile. Le même phénomène se reproduit dans les mots. Le *Pollux* romain et le *Pultukè* des Étrusques sont tous les deux l'altération spontanée et locale du *Polydeukès* hellénique. L'*Uthuzé* (ou *Utuzé*) toscan est un dérivé de l'*Odysseus* grec, dont l'*Ulysse* (*Ulises*) romain reproduit simplement la dénomination siciliote. L'*Aivas* étrusque répond à la forme

grecque primitive: l'*Ajax* romain (*Aiax*) n'est de même qu'une dérivation usitée en Sicile; enfin l'*Aperta* ou l'*Apello* latin et l'*Appellun* samnite viennent de l'*Apellôn* dorien; l'*Apollôn* grec se retrouve, au contraire, dans l'*Apulu* étrusien. Tout concourt donc, et la langue et l'écriture, à montrer le commerce du Latium tourné vers *Cymè* [*Cumes*] et la Sicile; tous les vestiges de ces anciens temps l'attestent; et la monnaie de *Posidonia* trouvée dans le Latium; et les céréales achetées quand il y a disette à Rome, chez les Volsques, les Cyméens, les Siciliens, voire même chez les Étrusques; et par-dessus tout, les rapports intimes des systèmes monétaires des Latins et des Siciliens. La pièce d'argent, appelée νόμος dans le dialecte dorien-chalcidique, la mesure sicilienne dite ἡμίνα, deviennent le *nummus* et l'*hemina* des Latins, et ont chez eux la même signification. Les noms italiques de mesure, *libra*, *triens*, *quadrans*, *sextans*, *uncia*, indiquant les quantités et le poids du cuivre qui sert d'abord de monnaie chez les Latins, ont, dès le troisième siècle de Rome, pénétré en Sicile et prennent place dans la langue usuelle sous les formes hybrides et corrompues de λίτρα, τετραῖς, τριάς, ἑξᾶς, οὐγκία. Seuls parmi les autres Grecs, les Siciliens ont mis leurs poids et leurs monnaies en complet et exact rapport avec la monnaie et le poids de cuivre brut des Italiques. Ils ne se contentent pas d'attribuer à l'argent une valeur conventionnelle et légale, peut-être, dépassant deux cent cinquante fois celle du cuivre. Ils frappent à *Syracuse*, dès les temps les plus reculés, des livres d'argent (λίτρα ἀργυρίου), qui sont la représentation exacte de la valeur d'une livre sicilienne de cuivre ($\frac{1}{120}$ du talent attique, $\frac{2}{3}$ de la livre romaine). D'où l'on est fondé à conclure que le cuivre en barres des Italiques circulait et avait cours en Sicile; que le commerce latin y était purement passif, et que, par voie de conséquence directe, la monnaie latine y

arrivait à flots. Aurons-nous besoin encore de rappeler ici, à titre de preuves, les mots italiques usités par les Siciliens pour désigner le *prêt commercial*, les *prisons*, le *plat* à servir les mets; et d'autre part les mots siciliens reçus dans la langue romaine (p. 214, 266)?

Les Latins ont aussi, dans les premières siècles, entretenu des relations avec les villes chalcidiques de l'Italie méridionale, *Cymé* et *Néapolis*; avec les Phocéens d'*Éléa* et de *Massalie* (*Massalia*). On en trouve encore certains vestiges épars. Mais ce commerce resta infiniment moins actif qu'avec la Sicile. La preuve en ressort toujours de l'emploi exclusif de la forme dorienne, dans les mots grecs latinisés (*sic*, *Æsculapius*, *Latona*, *Aperta*, *machina*, déjà mentionnés ailleurs). S'il y avait eu entre le Latium, les villes d'origine ionienne, comme *Cymé* (p. 185), et les établissements phocéens, des rapports aussi fréquents qu'avec les Doriens siciliotes, nous en rencontrerions certainement des traces dans la langue; quoique, à vrai dire, ces colonies ioniennes aient elles-mêmes promptement subi l'influence dorienne et que leur dialecte se soit dénaturé à son tour.

Tout se réunit donc pour attester l'étendue du mouvement commercial latin, et les contacts quotidiens avec les Grecs de la mer occidentale, et surtout de la Sicile. Ce mouvement s'est-il porté de même dans d'autres directions ou vers d'autres peuples? c'est ce que rien ne vient nous dire; et la philologie ne relève pas une seule trace d'une rencontre quelconque avec les peuples de langue araméenne¹. Que si l'on se demande comment

¹ A l'exception des mots *Sarranus*, *Afer* et d'autres noms de lieux analogues (p. 198), il ne se trouve pas dans le latin ancien un seul mot emprunté directement aux dialectes phéniciens. On en pourra citer quelques-uns de racine phénicienne, sans doute (comme *arrabo*, *arra*, et peut-être *murrha*, *nardus*, etc.); mais qui, certainement, ont passé d'abord par le grec. Celui-ci contient, en effet, un bon nombre de mots orientaux, dont l'emprunt témoigne d'anciennes et actives rela-

faisait tout ce négoce, soit par les traitants italiens allant à l'étranger, soit plutôt par les marchands étrangers venus en Italie: nous répondrons qu'en ce qui concerne le Latium, nous penchons pour le premier système. On ne saurait autrement comprendre la réception, dans le dialecte usuel des peuples de Sicile, de tous les mots qui désignent l'équivalent monétaire latin et le prêt commercial. Une telle migration eût-elle été possible, si les marchands siciliens ne fussent venus à Ostie que pour y recevoir du cuivre en échange des bijoux qu'ils apportaient?

En ce qui touche l'état des classes et des personnes s'occupant du négoce, il est remarquable que le haut commerce de Rome ne s'est jamais constitué en caste indépendante en face de la propriété foncière: mais ce n'est là qu'une anomalie facile à expliquer. Le grand commerce, en effet, est toujours resté dans la main des grands propriétaires. Placés sur un sol découpé par plusieurs rivières alors navigables, payés en nature seulement par leurs redevanciers, ceux-ci bientôt, la nature des choses et les monuments du temps l'attestent, ont su se procurer une flottille; et, possédant ainsi les fruits à exporter et les moyens de transport, ils se sont directement adonnés aux affaires maritimes. Les premiers Romains n'ont point connu les aristocraties rivales de la terre et de l'argent; et les grands domainiers chez eux furent aussi les grands spéculateurs et les capitalistes. Si le commerce eût été fort étendu, c'eût été chose impossible que de réunir les deux professions; mais, qu'on ne l'oublie pas, elles n'avaient alors qu'une importance re-

tions avec les Araméens. Nous en dirons autant du mot *thesaurus*, qui a été une énigme pour les philologues: grec pur ou vocable pris par les Grecs aux Phéniciens ou aux Perses, c'est aux Grecs que les Latins l'ont pris à leur tour, ce qu'atteste la persistance de l'aspirée *th*. (V. p. 243 ce que nous avons dit des influences orientales).

lative. Bien que le commerce du Latium se fût tout entier concentré dans Rome, cette ville en tant que marché, demeurait loin encore derrière Cœré et Tarente, et ne cessait pas d'être la capitale d'un État principalement agricole.

CHAPITRE XIV

POIDS ET MESURES ET ÉCRITURE

La géométrie soumet le monde à l'homme; l'écriture perpétue ses connaissances acquises, autrement périssables comme lui: toutes deux lui donnent ce que lui refusait la nature, la puissance et la durée. L'historien d'un peuple a aussi le droit et le devoir de porter de ce côté ses recherches.

Toute mesure suppose la notion de l'unité de temps, d'espace et de poids, et celle du tout divisible dans ses parties; de là les nombres et leur système. En ce qui touche le temps, la nature fournit une indication première dans les révolutions solaire et lunaire; dans le jour et dans le mois: la mesure de l'espace trouve son type dans le pied humain, plus commode à employer que le bras: enfin, quand l'homme, étendant le bras, balance (*librare*) l'objet qu'il tient en main, il en estime aussitôt le poids (*libra*). La division du tout en parties égales a son type dans les cinq doigts de la main ou dans les dix doigts des deux mains, origine du système décimal. Ces éléments de la mesure et des nombres n'ont pas simplement précédé la séparation des races grecques et latines, ils se perdent dans la profonde nuit des siècles. La

Mesures
italiennes.